



REVUE DE L'U.KA

Volume 12, n. 23 (juin 2024)

**Finances, Droit
et Ethique**

**Université Notre-Dame du Kasayi
KANANGA**

Vérité et post-vérité dans un « monde à multiples cadences »

Symphorien KANKONDE MAMBA
Professeur à l'Université Pédagogique de Kananga (UPKAN)

Résumé

Dans le monde actuel de la fameuse mondialisation, les grandes puissances, toujours elles, ont la malignité de répéter leurs opinions pour manipuler tendancieusement celles des nations dites faibles, ou comme on les appelle "les Nations du Sud". Cette réflexion dénonce une telle réalité, qualifiée de post-vérité ou vérité de laboratoire. Et pour pallier un tel mal, nous proposons la théorie réaliste de la vérité pour préconiser l'autorité du réel et éviter les constructions vides d'un monde conçu pour le juste besoin de la suprématie.

Mots-clés : Vérité, Post-vérité, théorie de vérité, manipulation, monde.

Summary

One of the marks of our global world is the superpowers' proclivity to spread their opinions to manipulate those of so-called weak nations, or, as they are called, the nations of the South. This paper denounces such a reality, which it calls "post-truth" as a lab constructed truth. Alternatively, we propose the realist theory of truth to advocate the primacy of real in order to preempt the consequences of a world merely designed for the need of supremacy and dominance.

Keywords : truth, post-truth, theory of truth, manipulation, world.

Introduction

Notre propos se situe dans le contexte complexe de l'époque contemporaine, qu'il ne nous gêne pas d'appeler époque obscure et confusionniste quand il s'agit de définir les concepts, les personnes et les choses. Notre époque a sacralisé la liberté d'opinion, au-delà de la mesure et sacrifié par conséquent, la réalité des faits. Ainsi, les valeurs se trouvent-elles dévaluées ou mieux indexées. On comprendra cette réflexion dans le contexte d'une société où l'information court à double vitesse où, comme nous le montrerons, est vrai ce que l'on voudra que soit vrai. La manipulation d'opinions étant devenue le mode d'agir pour orienter la volonté des peuples.

Quand on le dit à partir de l'Afrique, certains pourront ne pas comprendre dès lors qu'on croit l'Occident plus loin de nous. En fait, l'Occident a tellement canonisé la liberté et le monopole du dire et du

faire qu'il faudra se demander s'il y existe encore une communauté de pensée et de parole. Ce qui a comme conséquence l'hésitation de poser tout jugement de valeur sur un acte ou sur une opinion. Mais aucun coin de la terre n'est épargné par ce fléau dangereux, car l'information court très vite ; le monde est devenu réellement un petit village, la mondialisation ayant réussi à unifier les pôles les plus lointains de la planète tout en laissant ardente la multiplicité des cadences.

L'ambition de ce texte est d'attirer l'attention de l'épistémologue sur la docilité dont souffre la vérité aux dépens de celui qui asserte ; et par riposte, notre objectif est de remettre la réalité ainsi que sa vérité au centre de l'histoire. Le présupposé étant que c'est la vérité qui dépend de la réalité et non le contraire. Nous réalisons cette visée en développant nos idées autour de trois moments : après avoir élucidé succinctement les concepts principaux de ce thème au premier point, le deuxième sera consacré à la post-vérité pour souligner le flou que créent les idéologies autour de la vérité. Au troisième point, nous présenterons la doctrine épistémologique de Charles Sanders Peirce¹ comme remède à cette gangrène (post-vérité) destructrice de la société contemporaine.

1. Elucidation des concepts

Du point de vue logique, ce que nous nommons "monde à multiples cadences" est la négation absolue de la logique binaire du vrai et du faux, non pour l'émergence de la logique du tiers inclus qui accorderait la chance à l'éventualité. Une telle logique relativise l'actualité des faits, en faveur de la logique infinitésimale. Celle-ci établit qu'entre le Vrai et le Faux, au nom d'une liberté toujours justifiable, on admette à volonté d'autres multiples valeurs, tout autant acceptables comme opérationnelles. Il s'agit en effet de considérer toutes ces valeurs possibles comme admissibles dans une sorte de science sans conscience. C'est cette sorte de logique qui engendre des débats éthiques d'aujourd'hui, jusqu'à faire perdre parfois la boussole aux hommes de faible culture. Aujourd'hui donc, on admettrait qu'un être humain qui n'est ni homme ni femme, par exemple, puisse "mettre au monde" un enfant sans l'avoir conçu ; ou qu'un homme naisse d'une machine sans que cela étonne

¹ Charles Sanders Peirce (1839-1914) est un philosophe et savant américain. Il est l'initiateur de l'étude sur la sémiotique philosophique comme étude formelle du signe, il est aussi l'inventeur du pragmatisme comme une théorie de la connaissance. Nous lui avons consacré nos recherches doctorales pour développer une théorie de la vérité développée comme un réalisme métaphysique à posteriori : Cf. S. KANKONDE MAMBA, *La théorie de la vérité dans le pragmatisme de C.S. Peirce. Un réalisme métaphysique a posteriori*, Berlin, Editions Universitaires Européennes, 2019.

d'aucuns, mais que tous le prennent pour une réalité normale. Dans un type de dictature, qui s'opposerait à ces contrefaits sera considéré comme "homophobe" ou désigné de tout autre qualificatif parmi les multiples qui peuplent le monde contemporain. Mais un tel monde est celui qu'on appelle sans vergogne, "évolué" et "développé".

Du point social, nous appelons le monde à "multiples cadences", cette société planétaire contemporaine où certains pensent détenir la vérité et considèrent les autres comme de simples répétiteurs de leurs discours idéologiques de domination. Un monde où d'ailleurs les répétiteurs eux-mêmes ne savent plus rien dire, pas même sur eux-mêmes, sans écouter les médias et les discours de ceux auxquels ils ont réservé la toute-puissance. Ce monde est celui où, parce qu'il s'agit de nous, Africains et Congolais, plus particulièrement, nous nous condamnons au châtement par le manque de confiance en nous-mêmes. Il ne semble pas nécessaire de nous y étendre le plus longuement possible. Les "multiples cadences" sont d'ailleurs repérables dans chaque fraction de ce monde où l'on catégorise partout le Nord et le Sud. Nous l'expérimentons même dans de simples communautés familiales apparemment homogènes comme celles de nos villages de la RDC, soit dit en passant.

Quant au concept de "post-vérité", il est un néologisme de Cameron McIntyre (que nous citerons bientôt) qui nomme ce que l'on croit en fait être vérité dans la mesure où elle n'a de vrai que la grandeur et l'émotion de celui qui la décrète, en prouvant l'adage selon lequel la raison du plus fort est toujours la meilleure. Sous cette vision, la vérité pourrait même être une fausseté plusieurs fois répétée. Tandis que la "théorie de la vérité" dont nous pensons partager la responsabilité ici est une doctrine philosophique qui trouve son urgence dans ce contexte de domination et d'impérialisme de valeur de vérité du discours. Cette théorie aurait pour objectif, ouvrir les yeux des dominés et défier les dominateurs, en vue de rétablir la vérité comme dépendant de la réalité.

Comme on peut déjà le deviner, l'ambition de ce texte est clair : opposer la théorie de la vérité à la post-vérité pour instituer un mécanisme de résistance aux créations des opinions fantaisistes et émotionnelles qui remportent un combat entre le mal et le bien, dit en un langage moral. Derrière les rideaux, il s'agit de conduire à découvrir à qui profite le mensonge érigé en système pour cacher son nom et construire un labyrinthe des mots systémiques qui n'ont rien de substantiel, comme nous le montrerons dans le corps de ce texte.

En effet, notre propos gravitera autour de deux points capitaux : la “post-vérité ” vue comme barricade de la gueule aux faibles ; et la théorie réaliste de la vérité comme quête d’une issue d’ensemble

2. “Post-vérité” ou le jardin aux fruits vénéneux

Le concept de “post-vérité ” ou de l’ère post-factuelle, apparaît aux USA en 2004, comme néologisme pour désigner la culture politique qui oriente les débats vers l’émotion plutôt que vers les faits. Deux professeurs italiens, Giovanni Maddalena et Guido Gili, philosophe et sociologue, ont publié un livre qui porte ce titre : *Chi ha paura della post-verità ? Effetti collaterali di una parabola culturale*². Les auteurs ont choisi de négocier ce néologisme qui a été élu le mot de l’année en 2016 par *Oxford Dictionary of English* pour parler d’une réalité qui date d’au-moins un siècle. Il est défini comme « ce qui réfère ou dénote les circonstances dans lesquelles les faits objectifs sont moins influents dans la formation de l’opinion publique que ne le sont les appels à l’émotion et aux croyances personnelles »³. Ainsi parle-t-on par exemple de *fake-news*.

Voilà ce qu’il nous est convenu d’exposer ici : “post-vérité” est à entendre comme fabrication intentionnelle des vérités qui n’en sont pas, mais qui pourtant conduisent l’humanité et conditionnent la vie des citoyennes et citoyens du monde. La manipulation de l’homme étant le seul centre d’intérêt.

2.1. L’autopsie d’une philosophie

Un regard d’intellectuel stigmatise le fait que c’est au cours du vingtième siècle que se sont perfectionnés les instruments de propagande et de manipulation des esprits qui ont changé les conceptions de vérité et de réalité. Le déclencheur remontera sans doute à la naissance de la philosophie moderne et celle des Lumières. Citons nommément René Descartes avec son *Cogito ergo sum*, et Emmanuel Kant avec sa *révolution* (dite) *copernicienne*. Les deux philosophes mettent l’homme et sa pensée au centre de l’univers, au détriment de l’époque médiévale qui croyait que la connaissance de l’homme devrait se régler sur les choses⁴.

2 Trad. : *Qui a peur de la post-vérité ? Les effets collatéraux d’une parabole culturelle*, Bologna, I Rombi, 2018.

3 Cf. G. MADDALENA et G. GILI, *Chi ha paura della post-verità*, p. 9 (Nous traduisons de l’italien).

4 Avec le *Cogito ergo sum* ou « Je pense donc je suis », la philosophie cartésienne met l’accent sur la pensée au détriment de la réalité ; au point de nous faire déduire que le savoir précède logiquement l’existence, ou même la conditionne. (Cf. R. DESCARTES,

En effet, le concept de vérité a été affaibli dans sa perception d'une connaissance conforme à la réalité. Ceci étant dû à la campagne d'émergence, en philosophie ainsi que dans les idéologies tendancieuses, à la croissance d'indistinction entre le vrai et le vraisemblable, l'interprétation et la manipulation, la réalité et la représentation, etc. Dans le sens nietzschéen on comprendra la maxime selon laquelle « il n'y a pas de faits, mais seulement des interprétations ». En fait, Nietzsche porte à son comble la révolution copernicienne de Kant : la volonté du sujet est en mesure de modeler la réalité qui reste en elle-même chaotique et insensée⁵, c'est-à-dire privée de sens sans l'intervention du sujet que Kant place au centre du monde. C'est le perspectivisme inspiré de la volonté de puissance comme l'auraient vu les sophistes du temps de Platon pour lesquels l'homme est la mesure de toute chose. A en croire Jean Grondin :

« dans un tel contexte, il n'y a pas vraiment de vérité, au sens de l'adéquation à la chose, la vérité n'étant, ajoute méchamment Nietzsche, que 'cette espèce d'erreur sans laquelle une espèce d'êtres bien déterminés ne pourrait pas vivre'. Ce que l'on tient pour la vérité n'est (donc) qu'une perspective, parmi d'autres, secrètement dictée par une volonté de puissance qui cherche à s'imposer »⁶.

Et cette façon de penser a recréé un vieux long débat sur le rapport entre la vérité et la réalité, débat qui part de Platon et Aristote à Galilée, en passant par Emmanuel Kant, Charles Sanders Peirce et Wittgenstein, jusqu'à nos jours. Ce débat pose la question de la continuité ou la discontinuité entre réalité et vérité.

Bien plus, Heidegger mondanise la compréhension de soi : le *Dasein* occupe le centre du monde et fait de son auto-compréhension la question centrale de son existence et de l'existence du monde lui-même. Il s'érige en un point de référence de toute compréhension⁷.

Discours de la méthode, Paris, Flammarion, 2000, p. 22 ; p.157). Emmanuel Kant, quant à lui, s'inspirant sans doute de cette vision, érige un modèle représentationniste de la connaissance et de la vérité. Il dira plus clairement que « Si l'intuition devait se régler sur la nature des objets, je ne vois pas comment on pourrait en savoir à priori quelque chose ; en revanche si l'objet (comme objet des sens) se règle sur la nature de notre pouvoir d'intuition, je peux tout à fait me représenter cette possibilité » (E. KANT, *Critique de la raison pure*, 3^e éd., Paris, Flammarion, 2006, p. 78). Notre vision du monde et des choses dépend donc de la manière dont nous sommes faits, pense Kant. Précisons que comme Kant prend les idées de Copernic comme point d'illustration, on nomme ce modèle *révolution copernicienne de Kant*.

5 Cf. G. MADDALENA et G. GILI, *op. cit.*, p. 15

6 J. GRONDIN, *Herméneutique*, Paris, PUF, 2022, p. 117-118.

7 On lira précisément M. HEIDEGGER, *Etre et temps*, Paris, Gallimard, 1986, p. 372-375. Nous pouvons choisir parmi tant d'autres phrases, celle-ci : « L'indication formelle de l'idée de l'existence s'est guidée sur l'entente de l'être inhérente au

Comme pourrait le savoir tout intellectuel avéré, cette doctrine sous ses multiples variantes, déconcentre le regard fixé sur « la réalité universelle ». Du doute méthodique de Descartes découle proprement la négation de l'autorité de référence. Ainsi, ce n'est plus ni le pouvoir politique des empereurs et leurs acolytes ni encore moins l'autorité de Dieu incarnée dans l'Eglise qui ont le monopole de montrer la route, mais c'est la liberté de penser qui en prend les arènes. C'est l'actualisation du *cogito ergo sum* dont les générations retiendront que l'existence du sujet se fonde sur sa pensée. Selon G. Maddalena et G. Gili, Michel Foucault dénonce le fait qu'il n'existe plus une réalité de référence à laquelle recourir pour reconnaître la vérité, mais constate qu'il y a désormais, « plusieurs régimes » de vérité que la culture crée et cristallise inévitablement⁸. Mais sous cette culture de pluralité, c'est la raison du plus fort qui prend de l'ascendance.

Telles seront les nombreuses théories philosophiques antimétaphysiques et antiautoritaires. Bref, tout va et va vite vers la sécularisation et la réduction du concept de vérité. Il s'agit concrètement de sa banalisation, parce que la vérité tend à devenir une opinion des puissants ou une opinion plusieurs fois répétée avec émotion, si elle n'est pas l'addition des opinions. Tel est l'aperçu de la vérité qui nous fait nager aujourd'hui dans ce qu'on pourrait appeler *post-Truth society*. Une telle société est tributaire de l'histoire occidentale éprouvée par son histoire des guerres et des totalitarismes politiques et philosophiques, et qui crée et sacralise par tous les moyens, l'hégémonie de la parole personnelle totalitariste.

2.2. *Post-vérité ou une vérité à sens unique*

Inscrivons-nous d'abord en dehors de mille définitions du concept de vérité en tant que tel, et optons pour le simple accord que la vérité porte sur un jugement conforme à la réalité. En tant que tel, ce qui est vrai ne dépend de personne, mais tous en dépendent. Sous cette option, nous nommons post-vérité, la " vérité à sens unique " ; et ici l'usage du mot n'étant ni innocent ni pacifique, post-vérité est entendu comme un jugement imposé par " l'Autorité ", non pas celle impersonnelle de valeur (commune ou traditionnelle) mais celle de contrainte astucieuse justement. Un philosophe américain, Lee Cameron McIntyre, a publié *Post-Truth* (en 2018)⁹. Selon ce penseur, que les gens mentent ou que les politiques

Dasein lui-même. En l'absence de toute clarté ontologique, il s'est cependant révélé ceci : l'étant que nous nommons Dasein, je le suis chaque fois moi-même et bien comme pouvoir-être pour lequel il y va de cet étant » (p. 373).

8 G. MADDALENA et G. GILI, *op. cit.*, p. 16-17.

9 Cf. <https://itempinuovi.wordpress.com/2021/01/09/lee-cameron-mcintyre-lepoca->

fassent des propagandes pour parvenir à leurs fins, ce n'est pas cela la nouveauté. Mais il déplore davantage, le contexte dans lequel l'idéologie triomphe sur la réalité, parce que, qu'il y ait la vérité ou non, elle compte trop peu. Quand on ment on veut convaincre en démontrant son opinion comme vraie, mais avec la post-vérité, ce qui compte n'est pas de prouver qu'on a raison, *mais plutôt avoir la force et les astuces d'imposer sa propre version indépendamment des faits*. Si l'on revient à Nietzsche avec Thomas Kuhn¹⁰, la thèse voudrait signifier en épistémologie qu'il n'y a pas de connaissance du monde sans schèmes préalables d'interprétation. Pour Kuhn, la science évolue selon les paradigmes (ou la matrice disciplinaire) qui sont des modèles de pensée. L'auteur les considère comme préalables à la réalité des faits, et d'après lesquels doit s'effectuer l'interprétation de la réalité. Donc, la réalité vient après ces modèles et doit être interprétés selon ce qui fait *l'objet d'un consensus* des membres d'une communauté scientifique. Du point de vue idéologique, l'on reviendrait à dire que toute vision du monde est guidée par des intérêts plus ou moins avoués¹¹.

En effet, pense McIntyre, il suffit de répéter plusieurs fois des concepts simples et captivants, même infondés, pour que quelqu'un ne se préoccupe pas de les vérifier. La post-vérité est ceci, dit-il : préférer croire et dire les choses qui sont en harmonie avec notre mentalité, nos jugements et valeurs sans nous préoccuper de savoir si elles sont fondées ou non, si elles sont conformes à la réalité ou pas. C'est le lieu d'évoquer Guy Debord, l'auteur de la *Société du Spectacle* qui cite Ludwig Feuerbach :

« Et sans doute notre temps... préfère l'image à la chose, la copie à l'original, la représentation à la réalité, l'apparence à l'être... Ce qui est sacré pour lui, ce n'est que l'*illusion*, mais ce qui est profane, c'est la *vérité*. Mieux le sacré grandit à ses yeux à mesure que décroît la vérité et que l'illusion croît, si bien que *le comble de l'illusion* est aussi bien pour lui *le comble du sacré* »¹².

De tels propos n'ont pas besoin de commentaires pour être élucidés, ils pourraient bien dater de longtemps (1878), mais leur actualité n'a rien perdu jusqu'à ce jour, au regard de ce que nous livrent les temps contemporains, comme temps de publicité et de séduction.

in-cui-la-verita-non-conta-piu-nulla/, consulté le 20 juin 2022.

10 Cf. L. SOLER, *Introduction à l'épistémologie*, 3^e éd., préface de B. D'ESPAGNAT, Paris, Ellipses, p. 222-224. Selon le langage de Kant nous pourrions dire que les paradigmes sont des *a priori* à la lumière desquels se comprend la réalité.

11 Cf. J. GRONDIN, *op. cit.*, p. 118-119.

12 L. FEUERBACH, Préface à la deuxième édition de *L'Essence du christianisme*, cité par G. DÉBORD, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992, p. 1.

Cette vision est tout simplement l'implication de la disparition des valeurs d'une génération parce qu'elle est génératrice d'une vérité trop subjective, sans critère de validité, où chacun dit ce qu'il pense et s'en tient à ce qu'il pense en se considérant lui-même comme modèle de référence. Dans cette perspective où tout dépend du sujet, il n'y a pas de vérité objective ni de valeurs contraignantes.

Toutefois, malgré cette vision pour le moins relativiste, l'Occident (UE et USA) tend à imposer subtilement aux peuples considérés comme les assujettis de la planète (l'Afrique, l'Amérique latine et autres asiatiques), un discours non conforme à la réalité. Nous pourrions appeler ce discours hors contexte, une maquette pré-intentionnelle ou pour parler comme Kant, *transcendantale*. Car, relevant de la pure conception personnelle des idées en vue de conditionner l'opinion de ceux que l'on considère comme des faibles. Ce genre de discours, inventé pour le besoin de la cause, est ce que nous appelons avec McIntyre, *post-vérité*.

Cette ambition malicieuse des "grands" a vu son élan évoluer avec la prolifération et le renforcement des mass-médias qu'on appelle actuellement "médias-mensonges". Ajoutons aussi l'évolution de l'internet comme une nouvelle manière de communiquer à l'impersonnel ou au virtuel, et où les frontières entre l'opinion et l'information volent continuellement en éclats. Il y aurait pas mal de choses à dire à ce propos. En fait, les mass-médias sont loin de l'innocence dans la présentation de la réalité sociale qu'ils torpillent au gré d'intérêts idéologiques et politiques et/ou économiques selon les époques. Selon les tenants de l'école de Frankfurt comme Theodore Ludwig Adorno et Max Horkheimer, et les tenants de la sociologie radicale américaine comme Wright Mills, les mass-médias restituent une image déformée de l'ordre social réel dans laquelle sont rendus pompeux les aspects consensuels. On peut y noter aussi la disparition et/ou l'apparition, selon l'intérêt du moment, des différences sociales d'après ce que l'on veut présenter. Il y émerge au premier plan l'individu et sa prétendue autonomie ou la pseudo-individualité (selon Adorno et son compagnon), les structures de domination y sont rendues invisibles ainsi que les mécanismes de pouvoir. Dans le cas de ce qu'on appelait tiers-monde, on assiste aussi à la séduction d'un développement possible chanté au long des journées, mais jamais atteint¹³. La mosaïque des programmes télévisés n'est pas innocente ; en plus de ce qu'elle a de bien, elle ne manque jamais une politique de manipulation des masses

13 On peut lire, parmi les écrits nécessaires à cet effet, O. VOIROL, *La théorie critique des médias de l'École de Frankfurt : une relecture*, dans *Mouvements*, n° 61 (2010), p. 23-32.

pour la création d'opinions d'intérêt. Nous en sommes tous victimes de l'une ou de l'autre manière. Le cas typique est celui des concepts comme Gender, pédophilie, transsexuel, homosexuel et tout ce que cela engendre comme problèmes sociaux dans notre société africaine en particulier, déjà meurtrie et asphyxiée. Nous nous retrouvons esclaves de ces concepts qui semblent être des résultats d'un mode des évolués alors qu'il ne s'agit pourtant que des conséquences lointaines des projets médiévaux des sociétés occultes aux objectifs cachés.

Au regard de tout ce qui précède et vu le prix lourd à payer comme impact de l'aliénation, il nous convient de tourner le regard vers un courant de philosophie (le pragmatisme peircien) qui enseigne une théorie réaliste de la vérité. Celle-ci nous paraît être une sorte de démocratie en logique. La raison de sa préférence est dans le fait qu'elle prône la communauté illimitée des partenaires du discours dans la recherche de la vérité, et place au cœur de celle-ci, la réalité elle-même dans son dynamisme comme facteur de la détermination de la vérité.

3. La théorie réaliste de la vérité comme noyau fédérateur des opinions

Charles Sanders Peirce est celui qui inspire l'élaboration d'une théorie réaliste du concept de vérité. L'ambition est celle de montrer que la vérité ne se décrète pas comme chez Descartes, par intuition, elle n'est pas non plus l'affaire du sujet en tant que tel, mais elle est le résultat (métaphysique) d'une recherche « d'ensemble », l'aboutissement de l'interprétation de la réalité. Elle est dans la pensée pragmatiste de Peirce ce que la réalité révèle de son être profond *in the long run*.

La sémiotique de Peirce nous apprend qu'il n'y a pas de point de départ absolu dans le processus de connaissance parce qu'en réalité nous ne sommes pas toujours conscients de ce que nous sommes. Nous sommes le résultat aussi bien de notre ascendance que de notre communauté d'aujourd'hui. Le signe (le langage) ne nous indique réellement l'objet que sous l'aspect d'une connaissance supplémentaire grâce à ce que nous savions avant ; il n'y a donc pas de doute possible qui jetterait l'ignominie sur le passé pour tout recommencer à zéro. En réalité, nous ne savons pas depuis quand nous savons ou avons commencé à savoir. Donc, nous sommes incapables de penser par intuition, nous ne pouvons pas commencer la philosophie par un doute absolu. C'est pourquoi la sémiotique laisse émerger toujours la logique d'inférence où $p \rightarrow q$ et $q \rightarrow r$, ainsi de suite¹⁴. Mais dans cette implication,

14 C.S. PEIRCE, *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings*, t.1, (1867-

il est peu probable que le p soit consciencieusement situé dans le temps comme point initial. En langage commun de la société, on dirait que dans cette logique, l'argument d'autorité est loin d'être admissible, mais plutôt l'autorité de l'argument. Jürgen Habermas parlera plus tard de la force du meilleur argument.

Tout en s'inspirant de Peirce, Habermas élabore sous une autre perspective – celle de l'éthique de la communication – la théorie de la vérité par consensus. Dans cette théorie, il préconise la force du meilleur argument, qui arrête le discours et nécessite le consentement de tous les partenaires du dialogue. Brièvement, le consensus légitime apparaît comme un mode de coordination non autoritaire, basé sur le consentement. Consensus ne veut dire ni unanimité, ni compromis ni vote, mais c'est la constatation collective d'un consentement qui tient lieu de règle d'arrêt de la discussion, par la reconnaissance mutuelle de l'absence de nouveaux désaccords exprimés. Sous cette vision, la vérité finit par être vue comme le *melting point* de nos contradictions, c'est-à-dire le nœud focal qui casse les diversités de nos points de vue respectifs et même de nos cultures¹⁵.

Pour revenir à Peirce, la sémiotique fait mieux de démontrer notre incapacité de penser par intuition et la nécessité de penser par signes, mais elle ne substitue à l'intuition aucun instrument logique de clarification des idées. Le pragmatisme peircien vient préciser que si ce n'est pas l'intuition (cartésienne) qui rend les idées claires, c'est plutôt les actions ou les effets que ces idées (concepts) impliquent [la maxime]¹⁶. Le pragmatisme naît ainsi de la sémiotique comme une méthode pour conduire la raison et rechercher la vérité dans les sciences, et on peut se rappeler que c'est contre Descartes que se formule une telle méthode. Elle consiste à comprendre le sens des concepts par les effets qu'ils sont sensés produire. En voici la maxime :

« considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet »¹⁷.

1893), Bloomington-Indianapolis, Indian University Press, 1992, p. 28-30

15 Cf. <http://www.sietmanagement.fr/théorie-de-lagir-communicationnel-leconsensus-J-Habermas>, consulté le 20/02/2022.

16 Cf. C.S. PEIRCE, *Pragmatisme et Sciences normatives*, *Œuvres II*, trad. fr. Cl. Tiercelin et P. Thibaud, Paris, Cerf, 2003, p. 47.

17 *Ibid.* L'exemple traditionnel de l'auteur est celui de la dureté d'un matériau. S'il est dur c'est qu'il raie des surfaces sans être rayé lui-même. La dureté ne se décrète pas, elle se constate, elle est un fait d'où émane le concept, au point que le mot n'est autre chose que l'expression de la réalité.

Peirce l'utilise donc comme une logique de clarification conceptuelle qui, une fois éliminés les problèmes de métaphysique traditionnelle, jette les bases d'une nouvelle théorie de signification et de la connaissance au service d'une métaphysique purifiée, scientifique et réaliste.

Le pragmatisme introduit essentiellement dans ces recherches l'idée d'*Inquiry* (enquête) pour souligner le caractère évolutif de la compréhension de la réalité. La réalité étant en continuité avec la pensée, elle ne la lâche pas, elle est donnée au début de la recherche comme matière à réflexion, elle se trouve à sa fin idéale comme résultat ou vérité recherchée ; ainsi la vérité se présente comme une réalité trouvée, c'est ainsi que nous parlons de binôme vérité-réalité (ou vérité-réel). Parmi beaucoup de notions à expliquer pour éclairer notre optique de la vérité réaliste, se trouvent celles de binôme vérité-réalité, de la communauté et du faillibilisme.

3.1 Binôme vérité-réalité

Peirce utilise les mots réalité et réel comme synonymes :

« L'opinion qui est destinée à être finalement acceptée par tous ceux qui enquêtent est ce que nous entendons par la vérité, et l'objet représenté dans cette opinion est le réel. C'est ainsi que j'expliquerais la réalité »¹⁸.

Mais on verra que, pour plus de précision, l'auteur introduit la différence entre le sens des termes réalité et réel. Le premier (comme voudraient l'utiliser les nominalistes) traduit le sens de l'existant peircien ou les choses à l'état brut, et le deuxième (réaliste) traduit le sens de réel que nous utilisons ici, c'est-à-dire, le contenu de la vérité comme le dit l'auteur lui-même. Cela revient à dire, en d'autres termes, qu'il convient d'entendre par le mot *réalité* les objets/événements l'existence, tout ce qui est là (au sens nominaliste). Et on entendrait par le mot *réel* le sens ou la signification de l'existant tel que compris par la pensée.

En marge de plusieurs élucubrations conceptuelles possibles, retenons que dès lors que la recherche de la vérité repose sur la notion dynamique (métaphysique) de la réalité, il est nécessaire de savoir que la réalité dont il est question n'est pas forcément tout ce qui existe. Peirce établit une différence entre l'existant et le réel, une question délicate comme il le prévient lui-même. L'existant est ce qui peut être

18 C.S. PEIRCE, *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, Bristol, Thoemmes Press, 1998, 5.408 (le premier chiffre indique le volume et le second indique le paragraphe (tr. fr. *Pragmatisme et pragmatisme. Œuvres philosophiques*, t. I, édités par C. Tiercelin et P. Thibaud, traduit de l'anglais par C. Tiercelin, P. Thibaud, Paris, Cerf, 2002, p. 257).

identifié dans l'ontologie et le réel est ce que nous pouvons savoir de cette ontologie. Une telle différence éclaircit la notion métaphysique de la réalité dans la mesure où l'on saura comment la vérité n'est pas liée à l'existence mais à ce que cette dernière révèle d'elle-même, à la suite d'un long processus d'interprétation et de compréhension des signes qu'elle (l'existence) donne d'elle-même. Le réel a un caractère épistémique, c'est-à-dire qu'il n'est pas ce qui est donné avant l'enquête mais ce qui est trouvé par la pensée et ce à quoi se plie la croyance¹⁹. De la même manière, la vérité ayant un caractère épistémique, elle relève de la connaissance, elle est un jugement qui rentre en harmonie avec la réalité. S'il nous est permis de nous exprimer en langage courant, nous dirons que ce qui existe est un fait, ce qui en est connu est une vérité.

Ainsi, il est à noter et à souligner que la vérité relève pratiquement de la compréhension ultime de ce qui existe ; une telle vérité ne peut pas se décréter, elle est seulement la manifestation de la réalité que nous sommes nombreux à scruter et à comprendre. De la sorte, vérité et réel sont les deux faces de la même médaille. On ne peut pas se soustraire de la connaissance de la réalité et prétendre être dans la vérité. Du point de vue éthique, elle est le *summum bonum* ou le bien ultime. La vérité agrandit l'âme de la communauté, elle fait progresser la société, parce qu'elle est le fruit d'une communauté illimitée de ceux qui la cherchent, et chercher la vérité devient un pèlerinage d'ensemble pour l'humanité, et même la raison d'être de cette communauté. Il n'est pas possible de concevoir une communauté dont la coopération reposerait sur le mensonge ; ce sera une société au jeu de cache-cache. Car, les mobiles de son fonctionnement seront construits sur la base de la malice et des intérêts inavoués des uns et des autres. Jésus n'a-t-il pas dit que la vérité vous rendra libre²⁰ (Jn 8,32).

Toutefois, la notion de la communauté ne consacre nullement celle de l'absolutisme de la vérité trouvée. Celle-ci sera toujours à fonder dans la durée, car même le résultat de tous les hommes mis ensemble, ne sera jamais exempt de finitude.

19 C.S. PEIRCE, *Collected Papers*, 5.503 ; Cf. KANKONDE MAMBA, *La théorie de la vérité*, p. 450-453

20 La sagesse luba recommande : « *Tudi bana ba Kabundi Ndende, katudinganganyi tuetu* » (nous sommes fils de Kabundi-Ndende, donc des frères et sœurs, il ne nous est pas permis de nous mentir. Cela revient à enseigner que le mensonge détruit la fraternité et donc ruine l'unité de la famille).

3.2. La doctrine du faillibilisme

Peirce définit le faillibilisme comme cette doctrine selon laquelle notre connaissance n'est jamais absolue, mais nage toujours, pour ainsi dire, dans un *continuum* d'incertitude et d'indétermination. Il consiste à penser à la science comme à quelque chose qui ne se tient pas sur le sol ferme du fait, mais qu'elle marche sur un marécage, et peut seulement dire, ce sol paraît mieux tenir pour l'instant. Ici je me tiendrai jusqu'à ce que cela commence à céder²¹. L'idée que la science continuera en fait et que l'on parviendra à une *opinion ultime* est le plus souvent décrite comme un espoir ou un présupposé de la rationalité humaine, selon cet épistémologue²². C'est une telle idée qui constitue le sens ultime de l'entreprise de l'enquête.

Le fond de la compréhension du faillibilisme est celui de justifier l'idée que la vérité finale est un *a posteriori*, et en tant que telle, elle est conditionnée par la dynamique inévitable de la recherche sous le paradigme où, c'est la conclusion qui explique les faits. Étant donné que, si les résultats de nos recherches étaient indubitables, acceptables une fois pour toutes, la vérité serait quelque chose de figé et de préétabli au mode métaphysique de l'être en tant qu'être, tout l'espoir de quelque fondation dans la durée ne serait pas justifiable. S'il y a faillibilisme, il revient à dire que la vérité ne se décrète pas, mais qu'elle est à chercher comme un objectif qui se trouverait au bout de l'horizon. Pourtant, comme nous le savons, le propre de l'horizon étant de s'éloigner quand on s'en approche, atteindre la vérité comme idéal est une entreprise de longue haleine jusque loin au bout du parcours. Elle traverse donc les stations que nous supposons être en cheminement vers la grande vérité, mais ces stations conditionnent et orientent tout de même notre vie aujourd'hui. Dans une telle compréhension, il ne peut exister de "maître-autoproclamé" de la vérité dans ce monde, ni dans tout autre monde possible. Nous pouvons explicitement retenir ceci, de la plume de Peirce :

« L'homme de science n'est pas du tout marié à ses propositions. Il ne risque rien sur elles. Il se tient prêt à abandonner une ou à les abandonner toutes dès que l'expérience s'oppose à elles. Il a l'habitude, j'en conviens d'appeler certaines d'entre elles des *vérités établies* ; mais cela signifie simplement des propositions auxquelles aucun homme compétent ne trouve à redire aujourd'hui (...). Cependant, elle peut demain être réfutée ; et, si c'est le cas l'homme de science sera heureux de s'être débarrassé d'une erreur »²³.

21 Cf. C.S. PEIRCE, *Collected Papers*, 5.589.

22 Cf. C.S. PEIRCE, *Collected Papers*, 5.357.

23 C.S. PEIRCE, *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings*. II. (1893-

C'est dans la même optique que Karl Popper parle de la falsifiabilité ou la réfutabilité, qui consiste à soumettre toute hypothèse au test et ne l'admettre que si elle réussit, autrement, le chercheur se réjouira de la rejeter. Pour lui, « un chercheur se montrera critique à l'égard de sa théorie de prédilection. Il préférera l'examiner, et peut-être la falsifier lui-même, plutôt que d'en laisser les soins à ses critiques »²⁴.

Donc, toute vérité (scientifique) est vérité sur base de laquelle fonctionne la recherche ; elle est valide, mais possiblement réfutable. Ainsi, que nous soyons tout assurés des conclusions des recherches, il convient d'admettre théoriquement qu'il puisse y avoir un jour, une expérience falsifiant notre croyance. Nous pouvons ainsi dire que le statut de nos connaissances est d'être "provisoirement définitif" tout en visant toujours la limite qu'est la vérité définitive. Bref, le faillibilisme est l'expression d'une vérité remise à un futur relativement indéterminé qui nourrit l'espoir des conclusions idéalement effectives dont nul ne peut réclamer l'apanage, mais pour lesquelles toute la communauté s'unit pour rechercher et prétendre espérer.

3.3. La communauté comme lieu de la recherche de la vérité

La notion de communauté est très importante dans la philosophie de Peirce, parce qu'elle est le facteur principal de l'activité scientifique qui nécessite la réunion des chercheurs en quête de la vérité comme l'objectif le plus ultime de la pensée humaine. Elle est aussi fondamentale méthodologiquement, parce qu'elle crée la différence avec les philosophies internalistes et subjectivistes dans la nature de la vérité ; elle fournit une notion de vérité objective, alors que les autres stipulent une notion de vérité subjective. Peirce a même une conception sociale de logique quand il pense que celui qui ne se sacrifie pas pour sauver le monde entier est illogique dans toutes ses inférences prises ensembles. Car, dans la vision de cet auteur, la logique est enracinée dans le principe social²⁵.

En effet, sans la notion philosophique de la communauté, il est impossible de faire valoir la conception scientifique et réaliste de la vérité. Si la réalité est ce qui est indépendant de ce que l'une ou l'autre personne

1913), edited by the Peirce Edition Project, Indiana University Press, Bloomington-Indianapolis, 1998, p. 33

24 K. POPPER, *Sur la méthode scientifique*, disponible sur : «<https://lijeson.wordpress.com/2011/08/31/john-c-eccles-et-karl-popper-sur-la-methode-scientifique/>», consulté le 20 juin 2018.

25 Cf. C.S. PEIRCE, *Collected Papers*, 1.654.

peut en penser, elle ne l'est pas de la pensée en général ; la pensée dont le réel est tributaire est une pensée communautaire. Cela étant, comme on le sait déjà, la notion de vérité se joue entre l'une et l'autre, c'est-à-dire entre les concepts de réalité et de communauté :

« (...) l'origine même de la conception de la réalité montre que cette conception renferme la notion d'une communauté sans limites définies, et susceptible d'un accroissement indéfini de connaissance. Et ainsi, ces deux séries de cognitions – le réel et le non-réel – comprennent celles que la communauté, dans un avenir suffisamment poussé, continuera toujours de réaffirmer, et celles que, dans les mêmes conditions, elle continuera de nier »²⁶.

Dans cette optique qui part du cadre général de la logique sémiotique, où la pensée de l'un est en communion avec la pensée des autres, le chercheur est toujours et nécessairement membre d'une communauté, même s'il vit spatialement dans la solitude. « Ses pensées sont "ce qu'il se dit", c'est-à-dire ce qu'il dit à cet autre soi qui est en train de naître au fur et à mesure que le temps s'écoule »²⁷. Mais on ne devra pas oublier que ce qu'il se dit n'est pas les idées produites par les autres idées, mais la pensée communautaire qu'il hérite et domestique au profit de lui-même et des autres.

Or, c'est l'avantage de la méthode scientifique de réunir les penseurs autour d'une question de recherche et promouvoir l'objectivité, bien que toujours relative, des résultats d'enquête. Qui dit objectivité dit la qualité de ce qui est communément admissible par tous. Peirce (1902) écrit à ce sujet :

« Tant qu'un seul homme a pu voir une marque sur la planète Vénus, ce n'est pas un fait établi. C'est du *Ghost Stories* et tout ce qui ne peut pas devenir le sujet de la science authentique jusqu'à ce qu'il puisse être soudé à l'expérience ordinaire ... Le monde scientifique est comme une colonie d'insectes, en ce sens qu'un individu s'efforce de produire ce qu'il ne peut lui-même espérer... Quand une question se pose dans un monde scientifique, une centaine d'hommes mettent immédiatement toute leur énergie à travailler dessus. L'un contribue avec ceci et l'autre avec cela. Une autre compagnie, debout sur les épaules de la première, frappe un peu plus haut, jusqu'à ce que le parapet soit enfin atteint »²⁸.

Sous cette optique, aucune race, aucune communauté, aucun homme ne peut penser avoir la dernière parole, soit le monopole de la vérité.

26 C.S. PEIRCE, *The Essential Peirce*, I, p. 52 ; (tr. fr. *Œuvres Peirce*, t. I, p. 69.)

27 C.S. PEIRCE, *The Essential Peirce*, II, p. 338 ; (tr. fr. *Œuvres Peirce*, t. II, p. 34).

28 C.S. PEIRCE, *Collected Papers*, 7.87. (Nous traduisons de l'anglais).

Selon la sagesse luba (du Kasai), *lungenyi mponda wa pa tshisasa muana mutekete utu wambila mukulu*, ce qui revient à dire que l'intelligence n'est l'apanage de personne, car le plus jeune peut aussi instruire un aîné. Dit autrement, connaître beaucoup ne signifie pas tout connaître, chacun ayant son domaine de prédilection en matière de recherche du savoir.

Apportons une précision en disant que la communauté précitée n'est pas seulement celle des hommes de cette vie terrestre, illimitée et idéale soit-elle, mais celle de la communion des esprits, ceux d'hier, d'aujourd'hui et d'à venir. La vérité scientifique est, d'après Peirce, un héritage à découvrir et à faire valoir dans un tel schéma. Elle traverse les frontières géographiques et temporelles pour consolider les acquis.

3.4. *Réalisme métaphysique a posteriori*

Commençons ce paragraphe par noter qu'actuellement en philosophie, foisonne une multiplicité des distinctions de réalisme et il peut être aussi le cas pour le réalisme métaphysique²⁹. Mais il est un dénominateur commun que dans toutes les formes possibles des réalismes, c'est la réalité qui est au centre, et qui donne à penser, et c'est peut-être la façon de l'approcher qui n'est pas la même. Traditionnellement, on appelle réalisme métaphysique (*a priori*), celui qui fâche Peirce, la doctrine dualiste de Platon selon laquelle les idées-forme de tout ce qui existe ont une réalité indépendante, et sont la réalité par excellence. Peirce le qualifie d'un obstacle à une compréhension correcte du rapport entre nos pensées et le monde parce qu'il introduit la coupure entre les deux.

En effet, parler du réalisme métaphysique pour nous, exclut naturellement un réalisme entendu au sens platonicien. Nous partons du fait que si l'interprétation se dilate au fil des temps, parce que la réalité qui en est le support change, elle mute, et tout évolue. On se sentirait chez Héraclite d'Ephèse pour qui tout vient du mouvement, et pour cela tout coule et tout passe dans une dynamique où s'assemble la

29 Toute la philosophie de la connaissance ainsi que les problèmes de la vérité mettent le concept de réalité au centre du débat. Et ceci fait que toute l'histoire de la philosophie est traversée par les réflexions autour de la réalité et du réalisme, depuis bien avant la querelle des universaux chez Platon et Aristote, en traversant la période médiévale jusqu'à Kant, Husserl, Wittgenstein, Heidegger, Peirce, Putnam, Dummett, etc. Certains pour le soutenir et d'autres pour le rejeter. Le réalisme est incontournable, mais tellement pluriel que quand on en parle, il faut des loupes pour en détecter les détails qui sont liés à une école ou à un courant de pensée. On distingue par exemple, les réalismes mystique, critique, moral, socialiste, juridique, immédiat, magique, métaphysique, etc. Cf. A. Pieretti, *Realismo*, dans *Enciclopedia filosofica*, X, p. 9456-9477.

multiplicité des choses, dynamique qui fait qu'« on ne se baigne pas deux fois dans un fleuve », selon son vieil adage. La notion métaphysique est liée au concept de réalité même, qui est un concept de dynamisme et non celui des Idées pures et simples.

Une autre raison est que ce qui est pensé et connu (et qui crée notre monde de la culture) n'est pas toujours la réalité définitive. Celle-ci déborde souvent les potentialités humaines de pouvoir la comprendre et l'appivoiser, elle déborde même sa propre ontologie. Ainsi, nous pouvons dire que du point de vue de la connaissance, les capacités du raisonnement humain sont limitées au point de ne pas pouvoir prétendre être à la hauteur de la nécessité, et prétendre à la connaissance de quelque chose d'identique dans tous les mondes possibles. La métaphysique n'est donc pas une conception statique de la métaphysique comme celle du monde des Idées, mais celle de l'évolution de la réalité dont le dynamisme rentre dans l'idéal ou l'improbable entendu comme l'inattendu.

Dans cette philosophie, il est difficile d'admettre l'existence des noumènes comme le pense Kant parce qu'une telle épistémologie limite ou crée un fossé entre la connaissance et la réalité. L'inconnaissable chose-en-soi devrait être logiquement impensable. Car, comme on l'admettrait dans la sémiotique peircienne, tout ce qui est, a un signe. Or, si tout est connaissable par signes, c'est-à-dire, s'il y a un trait d'union entre signe et pensée, on ne peut pas rendre effectif le signe de l'inconnaissable. Tout ce qui existe jouit de la possibilité de cognition³⁰. Donc, il n'est pas possible qu'on en décrète l'existence et limiter la recherche. Peirce demande même aux kantien de renoncer à limiter l'expérience et de libérer le champ de la recherche en ouvrant tout ce qui est à la possibilité de la connaissance (éventuelle). Sous cette optique, la doctrine du faillibilisme est d'intérêt majeur pour notre vision, car elle tient ouverte et continue la perspective épistémologique, et dissout les prétentions modernistes de tout savoir et savoir tout à la fois.

Conclusion

On pourrait se demander ce que vaut la vérité, dans le monde d'aujourd'hui. On peut se poser la question de savoir s'il est encore possible d'encadrer et d'interdire, de distinguer le vrai du faux, de limiter et canaliser les libertés individuelles, etc. Le fond de l'être humain

30 C.S. PEIRCE, *The Essential Peirce*, t. I, p. 24; KANKONDE MAMBA, *La théorie de la vérité*, p. 137-139.

et biologique amplifie de plus en plus le phénomène de dérégulation éthique (dépravation des mœurs) et des pratiques collectives, et nous crée une société aux “mots sans monde” selon l’expression de Goodman, et au monde sans règles. La mort des pratiques collectives prospère sur une tendance au relativisme, à l’affirmation du souci de soi, à l’intérêt particulier, à ce que nous pourrions appeler “la folie rationnelle”, c’est-à-dire une rationalité basée sur les sentiments personnels, et le refus de l’adoption des critères collectifs de jugement et de l’écoute de l’autre. Dans un tel contexte, la vérité se meurt de sa propre vieillesse. On peut désarmer face à un tel tableau.

Mais la réponse nous vient de Peirce lui-même et on peut déjà la deviner : *la vérité crachée à terre ressuscitera toujours ... ce qui est vrai est vrai même si nous sommes peu nombreux à le nier, et le faux le restera, même si nous sommes toute la communauté à nous tromper ; avec le temps, la vérité finira par triompher*. Nous avons présenté une vision de vérité qui nécessite la communauté de référence et la rationalité sans frontière, une vision de vérité qui a l’existence et la réalité comme son fondement et nous avons qualifié le principe logique qui commande cette conception de « nécessité *a posteriori* ». On ne peut rien faire à la vérité ou mieux, il n’existe aucune puissance qui peut prétendre la froisser au point de triompher pour toujours ; toute puissance à la longue se réduira à sa propre nature de pacotille. Un aphorisme luba du Kasai le dit bien : « *bulelela kabuena kuona nansha mudiele nabu mu mayi* » (personne ne peut détruire la vérité même si elle la jette dans l’eau).

Pour Peirce, la vérité et le bien peuvent être convertibles en l’être, parce que l’objectif ou le cœur du problème de vérité est la vie humaine. Selon une telle exigence, que l’homme vive de manière à exprimer au cours de sa vie un engagement à l’égard de la vérité du point de vue de la pensée et à l’égard de la bonté du point de vue du comportement³¹. Ainsi, nous faisons coïncider la logique avec l’éthique.

31 Cf. J. DEELY, *Four Ages of Understanding. The First Postmodern Survey of Philosophy from Ancient times to the Turn of the Twenty-first Century*, Toronto-London-Buffalo, University of Toronto Press, 2011, p. 622.